

TEMPERATURE

Du 23 mai 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows include 'F. de matin', 'Midi', '3 P. M.', and '6 P. M.' with corresponding temperature values.

Bureau météorologique.

Washington, 23 mai — Indications pour la Louisiane — Temps généralement beau jeudi et vendredi; vents variables.

Exposition Universelle de Paris.

Durant l'Exposition Universelle de 1900, tous nos compatriotes qui désireront lire notre journal, pourront s'adresser à nos correspondants à Paris, Messieurs Mayenne, Favre & Cie, Directeurs du "Comptoir International de Publicité" 18, Rue de la Grange-Batelière, qui tiendront à leur disposition les numéros de notre collection qui leur seront demandés. Inutile d'ajouter que nous aurons le soin d'envoyer à nos correspondants les exemplaires de notre journal par chaque courrier, de manière que le lecteur puisse trouver chez nos amis les numéros le plus récents.

Ainsi, chaque lecteur de notre journal, quoique se trouvant éloigné de notre ville, pourra continuer à s'informer des faits et événements qui s'y seront produits.

Plus de Pugilat.

Nos lecteurs savent que, tout récemment, un club, très recommandable, d'ailleurs, et très considérable, a fait, près de l'antiquaire, une démarche assez singulière. Une dérogation est allée trouver le maire pour lui demander l'autorisation de donner des séances de boxe ou de pugilat. Comme nous devions nous y attendre, M. P. Capdevielle a refusé la permission sollicitée. Nous ne pouvons que l'en approuver et, en cela, nous ne sommes que l'écho de l'immense majorité de la population honnête et bien élevée.

Le temps est passé de ces scènes de pugilat qui sont le triomphe de la force brutale. Ce sont là des spectacles qui ne peuvent qu'exalter les mauvais instincts de l'humanité. Ils habituent le regard à des luttes qui ont toujours des résultats hideux, repoussants; ils dégradent l'homme, au lieu de l'exalter et de l'enoblir.

D'ailleurs, ils ont contre eux une loi qui est parfaitement conforme à nos vœux à tous, quel que soit le rang que nous occupions dans la société.

Nous remercions donc sincèrement l'autorité urbaine d'avoir su résister à la pression que l'on comptait exercer sur elle. Qu'il ne soit plus question de ces luttes brutales parmi nous, et qu'on ne nous rabatte plus les oreilles des éloges des athlètes de l'antiquité. Comme l'a dit fort bien Molière: "Les anciens étaient les anciens, et nous sommes les gens de maintenant."

Magies vos intentions au moyen des Concretes. Le Candy Cathartic agit pour toujours de la constipation. 10 cts. 25 cts. Si le C.C.C. fait, les pharmaciens vous rembourseront votre argent.

LES ACCIDENTS

- DE -

Chemins de Fer Urbains.

Il y a un fait que personne, assurément, ne contestera; c'est que les débris de notre nouvelle administration urbaine sont on ne peut plus heureux. Il nous font pressager un excellent avenir et la satisfaction est générale parmi notre population. Il nous faut pourtant, avec regret, jeter une note discordante, une note de tristesse au milieu de ce concert joyeux.

Les accidents de nos chemins de fer urbains deviennent d'une fréquence lamentable. Impossible d'ouvrir un journal du matin ou du soir, sans que le regard ne tombe sur quelques collisions qui ont eu des résultats déplorable, quelquefois fatals.

Ce n'est pas seulement le hasard ou la mauvaise chance qui est la cause de tous ces malheurs. La négligence, l'imprudence, l'étourderie des employés de nos compagnies y entrent bien pour quelque chose.

Il est grand temps de porter un remède à ce mal. Il faut que la responsabilité en retombe sur quelqu'un. Si les compagnies étaient plus rigoureusement poursuivies, si leurs intérêts avaient à en souffrir, il est probable qu'elles surveilleraient un peu mieux leurs employés, qu'elles les forceraient à prendre plus de précautions.

Il faut prendre une décision quelconque, à ce sujet, n'importe laquelle; mais il est urgent de mettre un terme à ces dangereux état de choses.

LE PAVILLON DES ETATS-UNIS.

Sous la signature de M. Serge Bassat, nous lisons dans une feuille parisienne en date du 12 mai: L'originalité du pavillon des Etats-Unis, à l'Exposition, est qu'il ne renferme aucune espèce d'exposition.

C'est ce que, entre deux verres d'excellent "cocktail", — on n'en trouve plus comme cela à Paris! — m'ont expliqué les deux architectes. L'un d'eux est M. Coolidge, bien connu en Amérique; l'autre est M. Morin Goustaïur, un des plus éminents praticiens de la capitale.

Oui, fait M. Coolidge, cet édifice ne ressemble à aucun des autres pavillons étrangers. Ici, pas la plus petite "exhibition", comme on dit chez nous. Tout l'espace, à nous parcimonieusement accordé par le commissariat général, nous l'avons consacré à créer, en pleine rue des Nations, une façon de "home" pour nos compatriotes.

Et à transplanter ici un coin de la libre Amérique! ajoute M. Morin Goustaïur. Le fait est exact. Un communiqué officiel du commissariat des Etats-Unis aux membres de la colonie américaine stipule que "the United States Pavilion is devoted and designed with the comfort of the American in view... pour la plus grande commodité des Américains qui vont venir."

Et la note ajoute, en une phrase dont vous apprécierez la saveur: "It resembles nothing so much comfortable as American-Club-House. Ce qui en donnerait l'idée la plus exacte serait celle d'un club américain, plein de confortable." Augmenter son confort?...

mais c'est presque toute la science de la vie, cela!

En cette science, les Américains sont passés maîtres, et leur section laisse réellement une impression de beauté pratique, de raison ingénieuse et de grandeur invincible. Et de fierté nationale, aussi. J'en atteste l'arc de triomphe qui sert de porche au monument, et qui, noblement, se couronne d'un quadrige doré, la "Liberté" guidant le char de la "Civilisation". Sous la voûte superbe, la statue équestre de Washington. Le sculpteur French la conçut, à lire, plein d'enthousiasme les récits de la guerre d'indépendance, et l'image du héros met une note guerrière et comme un coraire héroïque au fronton de cette construction bourgeoise!

LE PAVILLON.

Entrons dans le monument. C'est un grand hall carré surmonté d'une haute coupole (elle atteint 51 mètres), enrichie de sculptures, sur laquelle, dominant un globe, fixant résolument le soleil, se dresse le grand aigle, cher aux Américains!

Ce n'est pas point l'oiseau impérial, me dit l'architecte, une flamme d'orgueil aux yeux, c'est l'aigle de la Liberté... Sous la coupole, trois étages et un rez-de-chaussée.

Rien n'y a été oublié de ce qui peut assurer, à ceux qui viendront là, d'Outre Mer ou d'ailleurs, les douceurs du bien-être et ce superflu — que Voltaire déclarait une chose si nécessaire!

D'abord, l'indispensable: tout ce qui peut éviter une démarche onéreuse, des pas inutiles. A gauche, en entrant, un bureau de poste, celui des lettres et des Offices; au fond, un salon de réception, et, à droite, un "smoking-room", assés inviolable des fumeurs.

A premier étage, où on accède par trois escaliers, trois salons: celui de l'Etat de Californie, d'un si joli effet avec son ameublement en bois rouge; celui du Massachusetts, élégant, plein de fraîcheur — les jolis rideaux de crêtonne et l'élégante simplicité — celui, enfin, de New-York, d'une richesse bien compréhensible, puisque New-York est la ville des milliardaires.

Au deuxième étage, la salle de réception et les bureaux du très distingué commissaire général, M. Ferdinand-W. Peck. J'en note la belle sobriété, les meubles "massifs" et le portrait de M. McKinley, le président de la grande République.

C'est là que, sous la toile de Peixotte, nous prenons "nos cocktails", et M. Morin-Goustaïur me fait remarquer les habitudes de simplicité confortables des Américains. — Je vous assure que c'est, dans le bureau de M. McKinley, une parfaite absence de somptuosité, le même dédain du grand luxe!

Au deuxième étage, à droite, à gauche, sur tout le parcours de la galerie, des bureaux: ceux du secrétaire, du commissaire général adjoint, le très distingué M. Woodward, des dix-huit commissaires en sous-ordre. Intéressants, ces détails, mais autrement intéressante la figure de McKinley. Le président ressemble à Napoléon Ier, à l'époque d'Erfturh et de Tilsit, à l'instar de l'apoptose.

Chez tous deux, c'est, dans l'empressement de la figure, la même puissance de volonté qui éclate, aux yeux, dans le dessin impérieux du menton et les lignes nettes du front, plein de pensées. Au troisième étage, un salon Louis XVI, réservé aux dames — ne dites pas que c'est trop haut; deux accueilleurs sont là, prêts à obéir aux moindres desirs des visiteuses... De tons exquis, bleu et vert, la pièce, sobrement décorée, sera l'oasis où, par la cavalcade, il fera divinement bon s'asseoir et se reposer les yeux, en regardant les tympans de la voûte en pendents.

LES PRESIDENTS.

Il y en a quatre. Dans un feuillet d'arabesques et d'élégances dorées, le peintre, M. Garnsay, a

inscrit, six par six, les noms des vingt-quatre présidents de la République des Etats-Unis... Tous sont là, à l'honneur, après avoir été au péril, au labeur, quelques-uns même, comme Lincoln et Garfield, au martyre!

Sur leurs noms, le double écusson; l'aigle avec la devise: «E pluribus unum», et la ruée, surmontée du triangle flamboyant de la Divinité, avec les paroles hautes: «Annuit cœptis; novus ordo seclorum».

Au même étage, deux autres salons encore: celui réservé aux membres de la "Royal Legion" — vous savez, que ce sont les anciens officiers de la guerre de sécession — et le local réservé aux délibérations de la chambre de commerce américaine, à Paris. Je vous en recommande les tapisseries de haute lice.

De la haute coupole, tombe un jour discret et, savamment défendu des brutalités du soleil, une douce fraîcheur...

Il en tombe aussi, en ce moment — cachant le grand drapeau éployé au sommet de la coupole et le grand lustre électrique — une pluie d'oriflammes tricolores. Un desis, aux couleurs de France, s'apprête, et les balcons qui courent aux flancs des trois étages disparaissent aussi sous un empiétement de bleu, de blanc et de rouge.

ON TRAVAILLE.

...Les coups de marteau retentissent. Des travailleurs courent, s'empressent; d'autres clouent des tapis sur les parquets; quelques-uns donnent un dernier coup aux tableaux que, de partout, on apporte. Une ouvrière, assise à sa machine, ne cesse de fabriquer des oriflammes tricolores. Pour la création de cet après-midi, il en faut, il en faut encore! M. Ferdinand-W. Peck veut que, partout, les banderoles américaines, lys et pourpres, ennoblies du carré bleu constellé d'étoiles blanches, et les couleurs françaises, ensemble frissonnent de joie et d'espérance...

Ainsi, l'inauguration d'aujourd'hui va se faire sous le dédoublement de notre pavillon. Et je me sens ravi de cette coquetterie aimable — et je songe:

Il y a quelques jours, M. Ferdinand-W. Peck se rendait spontanément au pavillon d'Espagne, pour apporter au représentant de la nation naguère ennemie les vœux, les félicitations et la courtoisie de son gouvernement. D'un geste courtis, il effaçait les vieilles haines...

Aujourd'hui, le commissariat général décide de paviser, en ce jour de fête, tout le pavillon des Etats-Unis aux couleurs françaises.

Bien plus, quand un reporter court là-bas chercher des renseignements, on s'empresse de déboucher pour lui (vous savez qu'on en consacre, en bouteille) le meilleur "cocktail" de derrière les fagots.

Désidément, les Américains sont des gens exquis!

800 Boers se rendent aux Anglais.

Wimberley, 22 mai — Environ 800 Boers se sont rendus à Vryburg (au nord de Kimberley). A qui-chemin à peu près entre cette place et Mafeking. A partir de Mafeking, la route est déblayée; plus d'ennemis, plus d'opposition.

Le Prochain Vice-Président.

Cette élection est celle qui agit actuellement l'espérance des grands chefs politiques, et bien que plusieurs hommes distingués aient été suggérés, le choix s'arrêtera sans aucun doute sur l'homme qui sera le mieux le mieux le mieux. Ceci est aussi le cas de la médecine. Quand votre estomac a faibli et que vous souffrez de la dyspepsie, il est indispensable de la constitution de l'estomac, ou que vous avez besoin d'un médicament qui referra votre système. Vous voudrez l'Appétit, vous ferez bien de prendre le dessert de remède aux varains le Hostetter Stomach Bitter. Il est préparé par cinquante années de soins, et recommandé par des milliers de médecins éminents. C'est ainsi un excellent médicament pour les maux de tête, les fièvres, et on peut en se procurer chez tous les pharmaciens. Ne manquez pas de l'essayer.

M. DE RÉGNIER A PARIS.

M. et Mme Henri de Régnier, dont on se rappelle le départ il y a trois mois pour l'Amérique, sont arrivés la nuit du 12 mai, à une heure, à Paris.

M. Henri de Régnier était venu faire une série de conférences dans la poésie contemporaine française dans les principales villes des Etats-Unis. Ces conférences, est-il besoin de le dire, ont obtenu partout un brillant succès. Les Américains ont fait l'accueil le plus flatteur au jeune et distingué poète et romancier français.

M. Henri de Régnier, dont c'était le premier voyage en Amérique, a donné sa première conférence au Cercle français d'Harvard, à Boston. Ensuite, il s'est fait entendre à Philadelphie, New-York, Chicago, San-Francisco et la Nouvelle-Orléans. Si l'arrivée de M. H. de Régnier fut fêtée aux Etats-Unis, son retour l'a été également dans la société parisienne et dans le monde des lettres où il compte beaucoup d'amis et d'admirateurs.

M. EDOUARD CALABRESI.

Directeur du Théâtre de la Monnaie.

D'un correspondant de Bruxelles:

Au moment où se termine la campagne théâtrale de 1899-1900, dont la fin a été endeuillée par le brusque décès du regretté M. Oscar Stoumon, il convient de rendre à son vieil ami et inséparable associé, M. Edouard Calabresi, l'hommage qui lui est dû. Il nous suffira pour cela de retracer tout simplement la biographie de M. Calabresi, et c'est ce que nous allons faire.

Edouard Calabresi est né à Nimmes. Attaché au début de sa carrière artistique à divers orchestres d'opéra, il passa par tous les degrés de la filière de l'art lyrique pour devenir bientôt directeur. Ses brillantes qualités ne tardèrent pas à le faire distinguer et il fut appelé à la direction du théâtre de Liège, qu'il exerça pendant douze ans. Cette période fut interrompue pendant une année, durant laquelle il alla diriger le théâtre d'Anvers, où il monta pour la première fois Faust de Gounaud, les Joyeux Commerces et les Templiers, de Nicolai. Revenu à Liège, il y reprit Faust, qui avait pour ainsi dire échoué dans cette ville, et le succès qui y fut continué depuis à cette œuvre est resté dû à la brillante façon dont l'ouvrage avait été représenté, selon les indications de M. Calabresi, lesquelles y sont restées de tradition.

Voici, au sujet de la direction de M. Calabresi à Liège, une piquante anecdote qui fut rapportée jadis par La Reforme, dans un article consacré à la carrière directoriale de M. Stoumon et Calabresi: M. Calabresi venait de prendre possession du fauteuil directorial du théâtre royal de Liège, lorsqu'un garçon de bureau lui passa une carte sur laquelle il lut:

M. Z. Directeur de la prison Saint-Léonard. Liège.

Que pouvait lui vouloir ce visiteur inattendu? M. Calabresi le fit néanmoins introduire tout de suite et, esquisant un sourire de curiosité et d'étonnement, lui demanda ce qui l'amenait.

— Je désirerais, dit-il, comme toujours sous vos précédentes, être inscrit au contrôle de votre théâtre.

Et comme M. Calabresi relevait la tête de plus en plus étonné...

— Que cela ne vous surprenne pas, répartit le fonctionnaire de la justice, vos précédents avaient de bonnes raisons pour cela. Ils ont tous terminé leur saison chez moi (à cette époque, on emprisonnait encore pour dette) et vous comprenez, s'ils ont été gentils j'ai eu pour eux aussi quelques petites faveurs.

M. Calabresi, éclatant de rire, donna les entrées demandées... A la fin de la saison, comme l'heureux directeur se promenait sur la place du Théâtre ensoleillé, il rencontra l'homme de la prison qui, dans une explosion de surprise lui cria:

— Eh bien! là, franchement, c'est la première fois que pareil fait se présente à Liège!

M. Edouard Calabresi quitta Liège en 1897 pour aller diriger le théâtre de la Nouvelle-Orléans, à la tête duquel il resta jusqu'à 1872.

Au moment où il le reprit, ce théâtre était en pleine décadence et il le releva complètement. A son retour de la Nouvelle-Orléans, M. Calabresi entreprit pour l'impressario Uhlmann, la direction d'une tournée restée fameuse sous le nom de "Grands Concerts", auxquels étaient adjointes des conférences littéraires que donnait Timothée Trimm. Parmi les artistes de cette compagnie figuraient notamment: Mmes La Patti, Lablache, Mariemont et Cabell. Dans l'orchestre, les premiers violons étaient tenus par des virtuoses célèbres, qui s'appelaient Sivori, Léonard, Allard, etc.; le violoncelliste solo était Franchomme, l'accompagnateur Matton et le pianiste Jaël.

Ce fut après une audition des "Grands Concerts", à Gand, que M. Calabresi fut sollicité par M. Van de Kerckhove, alors bourgmestre de cette ville, de prendre la direction du théâtre, qu'il parvint à relever, et ce fut au cours de cette campagne que la proposition lui fut faite par M. Stoumon de s'associer avec lui pour reprendre la direction du théâtre de la Monnaie. On sait avec quelle intelligence et quel succès ils exercèrent ensemble cette direction pendant vingt et une années.

Rappelons ici qu'après le premier décès de la direction Stoumon et Calabresi, MM. Stoumon et Calabresi s'en furent pendant un an diriger le théâtre de Marseille, puis revinrent à Bruxelles, où ils restèrent, de puis, les meilleurs et les véritables directeurs de notre première scène lyrique.

M. Calabresi compte aujourd'hui un total de plus de quarante années de direction théâtrale.

Son expérience en matière d'administration et de direction est absolue, comme aussi ses connaissances des divers côtés de l'art théâtral, si complexe, comme on sait.

Il eut été depuis longtemps le directeur de l'Opéra et de l'Opéra-Comique de Paris, s'il avait consenti à se séparer de son vieil ami M. Oscar Stoumon, que sa nationalité empêchait d'aspérer à la direction d'une scène française.

La mort de ce dernier le a désigné au moment où, de leur plein gré, ils avaient renoncé à la direction de leur théâtre, dont ils ont fait une des premières scènes lyriques d'Europe.

Ils laisseront tous deux le souvenir de directeurs excellents et de merveilleux directeurs. Le public de Bruxelles, les ar-

tistes belges et nombre d'artistes étrangers leur ont voué une reconnaissance que leur œuvre justifie pleinement.

D. L.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Le West End s'est distingué, cette semaine, par l'accueil qu'il a fait aux voyageurs du commerce et par le concert qu'il a donné, hier soir, presque entièrement en leur honneur.

Très amusant, l'espèce de pot-pourri qu'il a donné sous le titre de "The Knight of the Grip". M. Bellaredet a fait aussi un bryumment applaudir ses exécutions au cornet à piston.

Le vitagraphe et les voltiges de acrobates ont en leur belle part de bravos.

PARC ATHLETIQUE.

C'était, hier, la dernière représentation du "Mikado"; elle avait attiré la foule, qui aime cette pièce.

Ce soir, première des "Cloches de Corneville" (The Chimes of Normandy) qui seront bien entendues. La troupe Olympia possède tous les éléments voulus pour interpréter brillamment ce chef-d'œuvre.

Quant à l'orchestre Paoletti, il marche de succès en succès et contribue puissamment à l'éclat des soirées du Parc Athlétique.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Fille unique d'un riche industriel, Mlle X... serait un parti des plus enviables, n'étant son embonpoint, qui fait hériter les prétendants.

— Songez, disait un ami de la famille à l'un d'eux, qu'elle aura en dot la moitié de la fortune paternelle.

— Sans doute, mais, entre nous, je préférerais la fortune entière et... la moitié seulement de la personne!

Rencontré, rue des Nations, la petite Machinski, Montmartroise bien connue qui se fait maintenant passer pour originaire de Pétersbourg.

Si-holl, en passant, la reconnaît. — Tiens, une Russe... cousue de fil blanc.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1900.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: LE THEATRE DE MOLIERE

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1901 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans la

Feuilleton

- DE -

L'Abéille de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaigne.

TROISIÈME PARTIE.

V

(Suite.)

Pendant qu'ils regagnaient leur niche, au fond du carré long sur lequel s'ouvraient les étables,

Claude, arrivé au milieu de la grande pièce, titubait.

Provoqué peut-être par cette course folle, la peur aux talons, l'horrible peur que personnaient ces deux bêtes haies, qui, la nuit de son crime, hurlaient jusqu'au matin, près du cadavre, éprouvait une sensation inopinée ressemblant, sans être peut-être aussi dangereuse, à celle qui le terrassait, après le verdict, dans la salle des assises de Montpellier.

Une suffocation, une poussée de sang au cerveau, et ses jambes mollirent, un brouillard compact s'étendit entre lui et le vieux meuble toujours à sa place éclairé par la blancheur lumineuse du dehors, la huache sur laquelle avait lui le couteau, à côté du jambon entamé, à l'instar des explications terribles.

Il n'eut pas le temps de chercher un appui, ses bras ne rencontrèrent que le vide. Claude Varagniez, comme dans la salle des assises de Montpellier, s'abattit semblable à un chêne foudroyé.

VI

Donc, au château, chacun, encore ce soir-là, s'était retiré de bonne heure. Frédéric occupait deux pièces dans l'aile droite de la maison. C'était par là qu'on avait préparé les chambres à offrir. Les appartements des parents

et des enfants se trouvaient à gauche, donnait à la fois, comme ceux des amis, sur la façade et sur le parc.

Le jeune homme, peu fatigué du voyage, — il était à l'âge où les déplacements sont plutôt un délassement, — voulant d'ailleurs répondre à quelques lettres urgentes que sa consierge lui remettait à Paris, au moment où il montait en voiture pour gagner la gare de Lyon, s'était assis devant le bureau qu'on lui installait dans la pièce attenante à sa chambre à coucher.

Marie-Thérèse, seule chez elle, se sentait assez agitée. La présence de son fiancé sous le toit familial, le souvenir de l'étreinte si douce qui la troublait pendant leur promenade sous la charmillie, y entraient pour quelque chose.

Elle ne dormirait pas, elle le sentait. Elle reprit dans le tiroir de sa table, le cahier de Marcelle Juvert. Cette lecture la calmerait, en ce sens qu'elle lui servirait de dérivatif.

Puis, elle lui permettrait de se rendre compte si son père sortait encore ce soir-là.

Car elle avait beau lui donner une autre cause, — qui du reste y participait, — la fébrilité empêchant aujourd'hui ses paupières de s'alourdir, venait pour beaucoup de cette curiosité. Irait-il encore du côté du

moulin?

Pourquoi cette promenade qu'il cachait, alors qu'il eût été si simple de dire qu'il la faisait, qu'il aimait, pour mieux jouir du spectacle de la nature endormie, la faire seul, de prévenir qu'on ne s'inquiétait pas si les chiens aboyaient de joie en le reconnaissant.

Elle sentait vite chez lui, quel- le étudiant depuis près de deux ans, l'équilibre se rompre. Il était son malheureux père, à surveiller comme un enfant.

Donc, pour se calmer elle-même, l'impression d'enivrement de l'après-midi, se mêlant à l'inquiétude d'une imprudence de la part de celui qu'elle pleignait de toute la tendresse de son cœur, elle ouvrit le cahier de papier peint, où son amie, de sa fine écriture très lisible, avait couché, au courant de la plume, ses impressions.

Elle en lisait plus d'une page, depuis le moment où elle s'était retiré, après l'incident de la chute dans une crevasse, au bord d'un précipice... C'étaient des descriptions à peu près dans la même note, quelques incidents comiques, racontés sur le ton de collègien en vacances, d'adolescent à qui on laisse la bride sur les épaules, habituel à cette jeune personne, dont le principal regret, Marie-Thérèse le lui entendait répéter cinquante fois, était de ne pas appartenir à un sexe qui permet

un tas de folies, dont on fait un crime aux jeunes demoiselles.

En cherchant le dernier endroit où elle laissait le manuscrit, après la station à Lourdes, où Marcelle faisait grimper à Faradet une ou plusieurs centaines de marches pour la bénéficier d'un chaplet qu'elle n'engrènerait peut-être jamais, Marie-Thérèse murmurait: — Je vais tâcher de finir ce soir pour passer le tout, demain, à maman.

Elle tomba juste à la place voulue: deux jours après l'arrivée à Biarritz. — Tu connais la plage, ma chérie, je te l'ai décrite en trois lignes, avec sa vue superbe de montagnes et son casino à peu près unique, me dit ma mère, dont la magnifique terrasse donne sur l'Océan.

"C'est la station d'hiver est, l'arrière-saison, aussi bien qu'en tout temps, un endroit essentiellement cosmopolite, une ville libre, où l'on joue partout.

"Nous ne nous sommes permis que les "petits chevaux"; maman gagne toujours, moi je perds constamment; Faradet fait la balance.

"Malheureuse au jeu, heureuse en amour! Je m'lasse-t-il parfois dans le conduit auditif. "Heureuse en amour... hélas! — Encore un, hélas! prononça Mlle Varagniez sans relever les yeux, décidément elle a une passion.

Elle poursuivit:

"Il est vraiment très gentil ce pauvre Guy; il a encore reçu une lettre de sa Dulcinée; je donnerais quelque chose pour savoir ce qu'elle lui écrit, mais il ne me montre que l'enveloppe, qui paraît toujours aussi bourrée.

"L'avait dernière fois qu'il l'a tirée de sa poche, comme je lui laissais voir mon désir sans qu'il s'en étonnât, la curiosité n'est-elle pas une des qualités les plus aimables de la femme, il affirma: — Elle ne m'écrivit qu'en anglais.

"Quoi objecter? — Lui connaît parfaitement cette langue, — dite des oiseaux, — que toutes les misses que maman m'a données n'ont jamais pu me faire apprendre au delà des phrases les plus usitées.

"Et c'est en anglais que vous lui répondez? lui ai-je demandé.

"Non, en français... Nous ne changeons point nos habitudes réciproques. — A propos, quand donc lui écrivez-vous?... Vous ne vous quittez pas d'une semelle. — La nuit... — Mais vous êtes un homme de fer... infatigable... Il est vrai que l'amour... — Ne parlez pas de l'amour, puisque vous ignorez ce que c'est. — Qu'en savez-vous?

"Je le regardai au plus profond des yeux.

"Il ne se troubla pas. — Décidément il n'a plus rien pour moi. Son Ella Crawford l'a bien pincé. — C'est donc pour cela, fit-il tranquillement, que vous n'avez pas voulu du mien?

"— Oui, c'est pour cela. — Il y a trois jours qu'a un lieu cette petite conversation, et j'envoie mes impressions sur notre excursion en Espagne, au lendemain de cette excursion même, c'est-à-dire à soixante-douze heures d'intervalle.

"Il m'est non seulement des plus agréables de causer avec toi, mais cela me repose, nous sommes tous rompus. — Je vois d'ici, de ma fenêtre, Guy étendu sur la plage, à l'ombre protectrice d'un parasol; voilà une heure qu'il n'a pas bougé. Maman, dans la chambre à côté, est encore couchée; il est cinq heures de l'après-midi, elle a déjeuné dans son lit et déclare qu'elle y restera jusqu'à